

DIEU OU LA ROSE  
Georges FAYAD  
(extrait)

1

CLAIRE avait pris ce pli de poser sa bicyclette bleue tous les matins, contre le muret en pierres de taille gris, qui délimitait l'espace de pouvoir de la vieille Gertrude, dont la maison avoisinait le collège Saint Georges. Beaucoup d'autres élèves venaient ainsi mettre à l'abri leurs moyens de locomotion, unique grand événement de la journée, pour la dame âgée, en tablier gris, qui parfois finissait par se prendre pour la directrice de l'établissement.

Claire décrochait son cartable de son porte bagage, sortait de la cour, contournait la maison de sa gardienne par la gauche, longeait l'immeuble qui lui était mitoyen, rebroussait chemin, et recommençait ainsi plusieurs fois, se donnant sciemment l'air étourdi. Certains observateurs pensaient qu'elle avait un « toc » mais changeaient vite d'avis devant sa nouvelle mine, quand son énième passage coïncidait avec l'ouverture des volets de Paul l'infirmier, beau jeune homme, grand, blond, svelte, qui s'apprêtait à démarrer sa journée avec fierté et enthousiasme.

– Bonjour, Paul, lui disait Claire, le visage illuminé par une joie secrète et évidente, le sourire et le regard bleu angélique, néanmoins espiègle.

Elle était petite, mince, et ses longs cheveux blonds ondulaient sous la cadence de sa démarche, tels les épis d'un champ de blé sous la brise, un jour de juillet.

Paul, un peu naïf, lui souriait tout en lui faisant un petit signe de la main, tout ce cérémonial imprégné d'un air un peu pudique et même paternaliste, Claire avait peut-être seize ans et lui vingt-sept.

C'est ainsi que le jeune infirmier débutait ses journées, survolant son succès, l'ignorant parfois, plutôt préoccupé par l'apprentissage de son dur métier, qu'il exerçait parallèlement un jour par semaine au centre de transfusion de la ville.

Cela ne l'empêchait pas de se murmurer, dubitatif : « *Curieuse, cette petite, elle est tout au moins attachante, et le cabinet tournerait-il encore si elle ne passait plus ?* »

Un matin, elle osa. Son doigt hésita quelques minutes, finit par obéir aux battements de son cœur, et appuya longuement sur le bouton de la sonnette. Catherine alla lui ouvrir, la fit entrer et, pour être sûre, vérifia l'agenda des rendez-vous.

– Nous ne vous attendions pas, vous vous êtes trompée dans les dates, lui dit-elle.

– Non, répondit Claire, je ne suis pas prévue, mais si Paul pouvait me recevoir dix minutes, ce serait gentil. Je ne suis pas pressée, je peux attendre.

– Je vais lui en faire part, la rassura Catherine, amusée.

Au bout d'environ quinze minutes, Paul se libéra de son client et la fit entrer, surpris.

– Bonjour, Claire, que t'arrive-t-il, rien de grave j'espère ?

Comme une enfant à qui l'on vient d'ordonner d'aller saluer un adulte, Claire baissa les yeux, perdit son espièglerie au profit d'une timidité juvénile et répondit d'une petite voix hésitante.

– Je vais bien, oui, je crois que je vais bien, c'était juste pour vous remettre ceci.

Elle ouvrit maladroitement son sac, sortit un bouquet de fleurs des champs, et le lui remit sans le regarder.

Paul, ému, lui demanda pour quelle raison se livrait-elle à cette gentille attention.

Claire lui répondit :

– Bonne fête, Paul !

Il lui fit une bise sur chaque joue et pensa tout bas qu’il prendrait bien cette gamine pour mascotte, elle ne pouvait que porter bonheur.

Catherine, qui revenait vers la salle des soins, souriait, car il lui vint à l’esprit qu’il fut un temps où elle aussi, elle connut ce genre de ressentiment pas totalement différencié, propre à l’adolescence.



**D**ANS le quartier, tout le monde n'était pas aussi épanoui que Paul, et aussi attentionné que Claire, et parfois les murs, mêmes mitoyens, étouffaient des vies désespérées et sordides.

Marie affrontait la sienne entourée de ces trois enfants, Nicolas, Patrick et Jérémy, dans une moitié d'immeuble ancien aménagé sommairement pour la location. Deux pièces au rez-de-chaussée, et autant à l'étage, il n'y avait pas de quoi se perdre dans les couloirs et les antichambres.

Les murs n'étaient pas doublés, et le papier peint par endroits rechignait à y adhérer exécrant le froid et l'humidité.

Tout y était modeste, jusqu'au canevas exposé en guise de tableau défigurant un coq faisane, si élégant par ailleurs.

Marie n'attendait pas vraiment son époux Albert, qui ne rentrait que les week-ends, éloigné par les exigences de sa profession, chauffeur routier international.

Elle vivait son absence comme une récréation, et espérait en silence qu'un jour cette dernière fût à jamais ininterrompue.

Tant pis, elle ferait encore plus de ménage, travaillerait dans les vignes, subviendrait difficilement à ses besoins, mais au pris de sa liberté retrouvée.

En dehors de chez lui, Albert était cet homme trapu, brun, au visage carré et viril, aux yeux brillants charmeurs, et au sourire dévastateur, prêt à conquérir les plus belles femmes du monde.

Dès le seuil de son domicile traversé, le personnage semblait subir une véritable mutation. Il devenait autoritaire, cynique et macho à outrance, estimant que son salaire l'exemptait de tout travail ménager et justifiait qu'il fût servi par Marie, devenue par contrainte sa domestique.

Il ignorait l'aspiration personnelle de chacun, et son esprit étriqué argumentait en faveur d'une philosophie qui sacrait Roi et Maître absolu celui qui faisait bouillir la marmite.

Contrarié, il pouvait user de violence, exiger dans l'heure une réconciliation négociée contre une autre violence en cas de refus, tel un véritable psychopathe.

Marie subissait son despotisme depuis si longtemps qu'elle en devint résignée, toute idée de révolte écartée, consciente de sa dépendance.

Ces derniers temps, sa principale préoccupation était l'état de santé de Jérémy, qu'elle présentait précaire.

L'enfant semblait être devenu fragile, trop souvent victime de pharyngites, de rhumes, de bronchites ou de diarrhées. Le médecin lui prescrivait des fortifiants, de l'huile de foie de morue, afin de stimuler ses défenses naturelles, et évoquait en plaisantant la petite nature du petit.

Un dimanche matin, Marie fit le ménage dans la cabine du camion de son mari, activité mensuelle qui semblait lui être attribuée à vie.

Dans la boîte à gants elle découvrit à sa grande surprise une paire de bas nylon usagée. Tourmentée, elle les prit entre ses doigts, les palpa, les observa dans le détail de leur teinte et de leur maillage, et fut certaine qu'à aucun moment elle ne put en avoir été la propriétaire.

L'oppression elle en avait coutume, mais l'humiliation et la trahison probablement depuis longue date instaurées, cela elle ne l'accepta pas.

Cette fois-ci, la peur n'eut pas raison de son courroux qu'elle déversa, torrentiel, sur l'époux félon, tout en lui exposant l'objet du délit. La réponse de ce dernier ne fut

certainement pas uniquement verbale, au regard des ecchymoses que Marie garda plusieurs jours derrière ses lunettes de soleil, et sous son écharpe autour du cou.

« *Je peux tenir encore quelques années* » pensa-t-elle.

Courageusement, « *pourvu que Dieu préserve mes enfants...* »

Marie était de ceux qui n'essayaient pas d'infléchir la trajectoire de leur sort et qui vivait ce dernier avec atavisme jusqu'au bout, malgré la pauvreté, et le surcroît de travail occasionné par la petite santé de Jérémy.



Ce mardi de novembre, tout était gris. Il était dix heures et la brume avait du mal à lever son voile laiteux. C'est ainsi que, sortant de nulle part, Marie s'était installée dans la salle d'attente vide où elle ne séjourna pas longtemps, car Catherine, la secrétaire, vint l'inviter à entrer dans le cabinet presque aussitôt.

Tapiserie en velours vert pâle, bureau en bois ciré, équipement moderne, table de travail recouverte d'une toile blanche, éclairages intenses et musique en sourdine, cet univers devenait un refuge douillet par rapport à l'atmosphère morose extérieure.

Paul désigna la table opératoire à Marie, d'un geste amical et rassurant ; il la soignait depuis quelques mois déjà et avait eu largement le temps de cerner le personnage, dans sa détresse et ses faiblesses, indice primordial dans le choix de l'approche et de la méthodologie.

Marie était cette jeune femme d'une trentaine d'années, frêle, presque maigre, le teint très basané, et ses cheveux courts et très noirs avaient perdu quelque chose de leur éclat. Les traits tirés, le regard humide et dispersé, trahissaient une certaine angoisse étouffée, et une appartenance à une condition sociale pour le moins difficile.

Paul était conscient que le terrain physique et psychologique était fragile, et agissait avec tact et précaution. Il la suivait pour les soins infirmiers d'une furonculose bizarre, résistante à toute antibiothérapie, lui avait signalé le médecin traitant.

En effet, des furoncles apparaissaient régulièrement sur sa peau, disparaissaient, et récidivaient quelques temps après, irrémédiablement.

Paul était jeune, ne craignait pas les défis, était plutôt friand d'actes difficiles à exécuter, afin de faire connaître ses compétences, et asseoir sa notoriété.

En l'occurrence, Marie lui offrait ce jour là, l'objet de sa boulimie à affronter les cas les plus récalcitrants.

L'un de ces furoncles, légèrement au-dessus du genou gauche, avait dégénéré en une vilaine plaie, crevassée, suintante et blanchâtre, et franchement purulente par endroits.

Après avoir désinfecté le champ opératoire avec de la Bétadine, Paul procéda au nettoyage de la lésion. Avec une compresse au bout des précelles, il racla doucement et longtemps tous ces tissus gluants, granulomateux, et légèrement saignants. Il avait le geste sûr et beaucoup de doigté, mais néanmoins il dut passer sur une zone très sensible qui fit violemment sursauter la patiente. Le bout des précelles s'enfonça dans la plaie et provoqua immédiatement une hémorragie impressionnante. Le filet de sang jaillissait tel un geyser, par à-coups, en corrélation avec les pulsations cardiaques. Une artériole avait dû être lésée.

Paul, le visage inondé, mena son combat à terme à coups de compressions prolongées et répétées.

Ce fut en terminant son bandage, qu'il réalisa que sa vision était devenue trouble, et que le sang n'épargna pas ses yeux.

Il alla aussitôt à son lavabo, ôta ses gants souillés, se mit carrément la tête sous le robinet, et se fit en suivant un bain d'œil dans un liquide antiseptique et apaisant.

Revenu de ses émotions, il songea avec fierté que son exercice faisait partie des rares professions qui permettaient en toute légalité d'avoir du sang humain sur les mains. Il perçut

cela comme une énorme reconnaissance et une marque de confiance de la part de la société, qu'il fallait éternellement honorer par une prestation aboutie. Cela était gratifiant mais ô combien lourd à porter.

Paul raccompagna Marie, lui serra la main, et fit entrer en suivant Aimé, qui était assis dans un coin de la salle d'attente, se croyant à l'abri de son béret beaucoup trop grand pour son chef.

– Comment allez-vous depuis la semaine dernière lui demanda-t-il ? Et vos radiographies, vous ne semblez pas les avoir amenées ?

Paul constata que son client, un peu spécial, le regardait l'air hilare et conclut qu'il était nécessaire de préciser, tout comme lors de la séance précédente :

– Oui, je vous avais demandé de m'apporter vos radiographies, les photos si vous préférez.

– Ah ! Dites-le moi clairement dès le départ, lui répondit Aimé, disloquant les syllabes de sa phrase, le sourire atonique.

De sa main droite, il tira de la poche intérieure de sa veste quatre photos d'identité et les tendit d'un geste lent et saccadé à l'infirmier. Ce dernier, après un instant de stupéfaction, éclata de rire, imité par sa secrétaire, qu'il dut apaiser du regard, pour faire appel à un peu de retenue de sa part.

– Pourquoi riez-vous ? demanda Aimé, innocent. Ce n'est pas moi, ça ?

– C'est bien vous, ça, lui répondit Paul avec beaucoup d'affection...

Ainsi s'écoulait la vie au cabinet, au rythme des circonstances, parfois difficiles, parfois burlesques, et souvent très détendues, en harmonie avec la joie de vivre des années soixante-dix début quatre-vingts.

Après s'être fait dispenser quelques soins, Aimé s'en alla en claudiquant, les pantalons hissés bien au-dessus du nombril par deux énergiques bretelles rouges, tel un personnage de bandes dessinées.

Le soir venu, quand Paul conta l'épisode « Aimé » à sa compagne Lucie, cette dernière ne se contenta pas de rire à gorge déployée, et s'employa à imaginer le personnage puis à le représenter physiquement dans son expression, ses gestes et ses faits. Le rôle fut si bien joué que Paul s'en amusa bien davantage que lors de sa représentation originale.

Il faut dire que, pour Lucie, cela fut très facile, car parallèlement à son métier d'institutrice, elle faisait partie d'un groupe théâtral amateur. Le costume seyait bien à sa haute et fine silhouette et à sa cambrure de danseuse andalouse. Avec ses longs cheveux noirs, ses grands yeux en amande, de la couleur et de la douceur du miel, elle devait certainement avoir quelques origines espagnoles.

Les deux jeunes gens avaient le même sens de l'humour, la même conception de la liberté dans le couple, appréciaient une insouciance partagée, fumant la même marque de cigarettes, et dans les arabesques des bouffées de fumée rejetées, ne cherchant surtout pas à voir de quoi sera fait demain.

Ce fut au grand théâtre de Bordeaux qu'ils se rencontrèrent pour la première fois. À peine une semaine après, ils prirent la décision de partager leurs vies, sans oublier de se préciser l'un à l'autre avec une dérision préventive, cette évidence réciproquement voulue : « *Et cela pour aussi longtemps que l'on sera ensemble.* »

**Lisez la suite dans *Dieu ou la rose*  
En vente sur ce site**